

EN FLANANT LE LONG DES QUAIS DE PARIS . . .

L'on ne saura jamais si c'est le jour ou si c'est la nuit

Que naquit, dans l'île Saint-Louis,

L'ange ou bien le démon qui n'a pas de nom

Mais que l'on appelle aujourd'hui, l'air de Paris . . .

Avec cette rengaine en tête je m'éveillai un matin d'avril en plein cœur de Paris. Ce matin-là je sentis combien le printemps de Paris était une chose merveilleuse. Pour moi, c'était désormais une entité, un être avec sa personnalité propre, un être qui allait devenir ma chose à moi. Habituee, comme tous mes compatriotes de l'est du Canada, à nos six mois d'hiver, engloutie sous dix pieds de neige, à attendre un printemps qui ne vient jamais, pour être soudain précipitée dans un été tropical infesté de moustiques, j'avais toujours rêvé d'un pays de cocagne où je pourrais errer dans un printemps éternel. Enfin, j'avais trouvé !

Vers sept heures du matin, fenêtres toutes grandes ouvertes sur les jardins du Palais Royal, — jardins pleins du souvenir de Colette et qui inspirent maintenant Jean Cocteau, — qu'à force d'avoir sous les yeux j'avais fini par croire miens, j'écoutais cette lente rumeur qu'est le silence de Paris. Et en fixant mes jardins plus intensément je découvrais que mes deux marronniers roses étaient déjà en fleurs. Dès lors je ne peux plus dormir. Je m'habille en toute hâte, descends mes trois étages et me trouve plongée au milieu d'un Paris laborieux que je n'avais jamais vu de si près: le propriétaire du magasin d'alimentation revenant de s'approvisionner aux Halles, la boulangère qui se presse pour livrer ses croissants tout chauds aux hôtels du quartier, la caissière du café en train de laver le parquet à grand eau alors que les égoutiers font à Paris sa toilette quotidienne. Tout ce monde a soudainement quitté son air renfrogné des longues journées d'hiver, tout ce monde rit, tout ce monde est heureux parce que c'est enfin le printemps. Et laissant chacun faire des projets pour le prochain week-end tout en vaquant à ses besognes habituelles, je m'éloigne tranquillement.

Aujourd'hui j'ai envie d'être seule. J'ai besoin de m'enivrer de cet opium qu'est le printemps de Paris. Quittant alors la place du Théâtre français je pousse jusqu'au Pont-Neuf, salue en passant Henri IV, le Vert-Galant, et descends sur la rive gauche, le long du quai de Conti, puis du quai Malaquais... Quelques

bouquinistes ont ouvert leur étalage, les autres font sans doute comme moi: ils flânent. Et je marche, je ne me lasse pas de marcher, avec au-dessus de ma tête ce ciel de l'île de France si beau et si bleu aujourd'hui qu'il ne pleut pas, qu'on le trouve aussi poétique qu'un ciel angevin ou que le ciel de Provence; avec à ma droite, celle que depuis deux mille ans chantent les poètes: la Seine.

Mais au Palais Bourbon, je ne puis résister. Je retransverse sur la rive droite et longe le Cours la Reine. Les marronniers croulent de fleurs — si abondantes que les branches en se joignant forment un dais touffu qui laisse à peine pénétrer le soleil. Avenue Montaigne, ce sont les "petites mains" qui se pressent d'arriver chez quelque grand couturier, un de ces magnats de la mode sans lequel Paris serait privé d'une partie de son charme. Car un des signes incontestables du printemps à Paris, en plus des marronniers en fleurs et du ciel bleu, est la nouvelle ligne arborée par tous les mannequins du quartier des Champs Élysées.

Cependant, le printemps à Paris est perceptible ailleurs qu'aux Champs Élysées. Quelques jours auparavant mes affaires m'avaient amenée tout près du boulevard de Ménilmontant où j'y avais vu des gamins musarder, le nez dans le vent. Ils semblaient boire le soleil et l'air parfumé de tous les pores de leur peau. Ils étaient tout aussi heureux que ceux de mon quartier et ceux-là, pour une fois, n'avaient pas la hantise du lendemain.

Mais voilà que mon goût de solitude se trouve d'un coup dissipé. Je viens de rencontrer un vieux camarade qui, comme moi, et à l'instar des vrais Parisiens, veut se pénétrer des sensations du printemps. D'un commun accord nous décidons d'aller marcher au Bois de Boulogne puis de faire un peu de canot sur le lac, comme des amoureux. Mais il fait si beau aujourd'hui qu'on se laisse presque prendre au jeu. A notre insu nous sommes reportés plusieurs années en arrière alors que tous deux, étudiants à la même faculté, nous formions des projets de voyage. Et maintenant, nous faisons le bilan. Cinq ans après, c'était rapide mais le site s'y prêtait admirablement. Il comprit que j'étais atteinte d'un mal incurable — ce mal qui s'attrape à Paris, au printemps, qui vous donne envie d'errer toute une nuit dans la ville, ou d'embrasser l'Arc de Triomphe ou l'Obélisque de la place de la Concorde, comme ça, parce que c'est trop beau, parce que l'herbe est trop verte et l'air trop odorant. C'est enfin ce mal qui, au mois de mai, vous fait acheter tout son muguet à la marchande de Quatre-Saisons avant d'aller le cueillir vous-même dans la forêt de Chantilly quand ce n'est pas au bois de Chantilly . . .